

LES SCIENCES DE LA NATURE TELLES
QU'HABITUELLEMENT PRATIQUÉES AUJOURD'HUI
SONT-ELLES VRAIMENT
DES SCIENCES DE LA NATURE?¹

Louis Brunet
Cégep de Sainte-Foy
Québec

JE ME PROPOSE de mettre en évidence la pertinence de l'enseignement d'Aristote, principalement celui qu'il livre dans les deux premiers livres des *Physiques*, concernant les principes qui devraient nous guider dans l'étude de la nature. Je soulignerai les idées qui m'apparaissent les plus importantes, en les confrontant avec ce qui se pratique le plus habituellement aujourd'hui dans les sciences, les sciences biologiques, surtout.

En ouvrant les *Physiques*, on rencontre d'entrée de jeu la première question que pose Aristote : par quoi commencer quand on entreprend d'étudier la nature? Le premier élément de réponse à cette question, c'est qu'« il faut s'efforcer de définir d'abord ce qui concerne les principes »². Cela ne fait problème pour personne, dans la mesure où quiconque recherche une science et comprend au moins minimalement ce que cela implique souscrit à l'idée qu'il y aura des principes à découvrir, principes qui serviront de base aux explications. En effet, si le but visé par les recherches est de parvenir à la connaissance et à la science, autrement dit, à saisir ce que sont les choses et à savoir ce qu'on peut établir de démonstrativement vrai à leur sujet, il est assez évident que, dans tous les domaines où existent des principes, causes ou éléments, il faudra réussir à les pénétrer.

¹ D'abord donné comme communication à la SOCIÉTÉ D'ÉTUDES ARISTOTÉLICO-THOMISTES, au colloque tenu à Québec les 17 et 18 août 2018.

² *Physique*, I, 1, 184a15. Sauf mention spéciale, c'est la traduction de CARTERON aux Belles-Lettres que je citerai.

Louis Brunet

De ces trois mots, le mot ‘cause’ est plus large que le mot ‘élément’, et le mot ‘principe’ plus large encore que les deux autres. ‘Élément’ réfère à ce dont une chose est premièrement composée et qui se trouve en elle; par exemple, comme l’illustre saint Thomas dans son commentaire, les lettres (mais non, à strictement parler, les syllabes) sont les éléments d’un mot. ‘Cause’ renvoie à des effets qui en dépendent; tout ce dont dépend une chose, dans son être ou dans son devenir, peut être dit cause de cette chose. Un élément est donc une cause, mais quelque chose peut être cause d’une chose sans être un élément de cette chose. En effet, une cause peut se trouver en dehors de ce dont elle est cause, comme le cheval responsable du mouvement de la charrette qu’il tire, ou elle peut, tout en se trouvant dans cette chose, ne pas correspondre à ce dont elle est premièrement composée (comme les syllabes pour le mot). Quant au mot ‘principe’, il évoque l’idée d’un ordre à l’intérieur d’un processus. Une cause est donc un principe, mais un principe n’est pas nécessairement une cause. Par exemple, le point est le principe de la ligne, mais il n’en est pas la cause. Ou encore, ce d’où est parti un mouvement est le principe de ce mouvement, mais non sa cause.

Toutefois, dans le contexte de notre questionnement sur la façon de commencer l’étude de la nature, le mot ‘principe’ paraît faire référence à ce qui peut être cause de mouvement, car c’est là qu’on remarque le plus facilement un processus et l’ordre que ce processus comporte. Quant au mot ‘éléments’, il renvoie aux causes matérielles premières. Jusqu’ici, il semble que les scientifiques modernes seraient d’accord, du moins dans les grandes lignes : puisque la plupart d’entre eux sont matérialistes et réductionnistes, il est clair que la matière et donc les éléments sont, pour eux, quelque chose d’important pour parvenir à la science des choses de la nature. Quant à la question de savoir s’ils comprennent cette matière comme une puissance passive qui aurait besoin d’un agent déjà en acte pour s’actualiser, c’est une autre question! Et même si leur façon de comprendre le mouvement ou le changement dans la nature ne se fonde pas sur une cause efficiente telle que l’entendait Aristote, il reste qu’ils admettent des

*Les sciences de la nature telles qu'habituellement pratiquées
aujourd'hui sont-elles vraiment des sciences de la nature ?*

forces à l'œuvre dans la nature, gouvernées par des lois, et que, surtout en rapport à l'évolution du vivant, ils attribuent un rôle important au hasard. En ce sens, on peut dire que ce sont là des principes à la base de leur science.

Là où ils seraient en désaccord, c'est si on entendait, comme le suggère saint Thomas dans son commentaire, que les causes à pénétrer seraient celles qui se situent du côté de la forme et de la fin et qu'on justifiait cette interprétation en disant que les causes formelles et finales sont justement celles dont dépendent au plus haut point les choses quant à leur être et à leur devenir. Selon cette vision des choses, la connaissance de la matière viendrait en dernier, comme étape ultime, mais supposerait comme étapes antérieures la connaissance de la forme, de l'agent et de la fin. Dans la recherche de compréhension de la nature, on procéderait un peu comme dans la recherche de compréhension d'une scie : pour qu'elle puisse couper, on comprendra qu'il faut qu'elle ait des dents, et que ces dents devront être en fer, sans quoi on ne pourra couper. Ainsi, dans la nature, il faudrait comprendre que la matière est en vue de la forme et que la forme procède d'un agent qui agit en vue d'une fin. Dans la science telle qu'elle se pratique de nos jours, on a plutôt tendance à considérer que ce dont les choses dépendent au plus haut point, c'est de la matière et des lois de la nature selon lesquelles les éléments interagissent. Les formes substantielles et la finalité dans la nature, ce sont des choses que la science moderne ne reconnaît plus.

L'autre élément de réponse à la question de ce par quoi commencer dans l'étude de la nature, c'est de dire qu'il faut aller des choses générales aux particulières³. Cela concerne l'ordre de détermination des sujets à l'intérieur d'une science : il faut commencer par étudier ce qui est plus commun, plus universel, avant d'aborder les détails, les questions plus particulières. Cette façon de procéder correspond, nous dit Aristote, à la marche naturelle : on va du connu à l'inconnu, on débute par ce qui est le plus connu, le plus clair pour nous. Or, justement, on connaît en gros le tout

³ Voir *Ibid.*, 184a24.

Louis Brunet

avant de connaître ses parties dans le détail. Et l'universel est une sorte de tout. C'est pourquoi le livre des *Physiques*, par lequel Aristote entame l'étude de la nature, porte sur des questions très générales, sur ce qui est commun à tous les êtres naturels en tant que naturels.

Ici encore, la manière contemporaine d'étudier la nature ne suit pas la règle donnée par Aristote. Celui qui s'intéresse aux sciences, aujourd'hui, doit très vite se spécialiser. Un chercheur cherchera nécessairement des choses très détaillées, dans tel ou tel domaine précis relevant d'une science en particulier. Il reste tout de même qu'un certain nombre de scientifiques et de philosophes des sciences s'intéressent à des questions qui concernent l'ordre naturel dans son ensemble. Par exemple, il y a des débats entre le réductionnisme et des approches plus 'holistiques'. De toute façon, tôt au tard, dans l'élaboration et la discussion des théories scientifiques, le commun finit toujours par ressurgir, il y aura toujours des questions fondamentales à l'arrière-plan des questions de détail. On ne peut échapper à l'inconvénient signalé par saint Thomas, si on néglige de traiter en premier et à part des aspects plus communs : on s'exposera à devoir souvent se répéter, chaque fois, en fait, où on aura affaire à des parties dont la considération obligera à remonter à ce qu'il y a de plus englobant les concernant⁴.

Un point qu'il m'apparaît important de souligner, c'est que cette nécessité de commencer par le général s'applique notamment aux principes, causes et éléments dont il a été question. Autrement dit, il ne s'agit pas d'abord de chercher les principes spécifiques à tel ou tel phénomène naturel particulier, mais plutôt de commencer par se demander quelles sortes de principes ou de causes pourront servir pour comprendre la nature. À l'objection qu'une science procède à partir de ses principes, mais n'a pas à les établir et doit plutôt les présupposer, on peut répondre qu'effectivement, ces considérations générales sur les principes et les causes relèvent, à strictement parler, de la métaphysique, mais

⁴ Voir *In I Phys.*, leçon 1, #4.

*Les sciences de la nature telles qu'habituellement pratiquées
aujourd'hui sont-elles vraiment des sciences de la nature ?*

que, vu leur importance pour partir du bon pied dans l'étude de la nature et vu la présence d'opinions contraires pouvant y faire obstacle, il était nécessaire, comme le fait Aristote, de débiter par de telles considérations.

Un de ces philosophes très au fait des recherches et débats autour de ces questions, c'est le philosophe américain Thomas Nagel. Il n'est pas aristotélécien, mais le bon sens dont il fait preuve dans son appréciation du matérialisme néo-darwinien fait qu'il se retrouve assez souvent pas très loin d'Aristote. Dans son livre *Mind and Cosmos*, il explique « pourquoi le matérialisme néo-darwinien est à peu près certainement faux ». Cette phrase apparaît d'ailleurs comme sous-titre sur la page couverture. Voilà déjà de quoi donner de l'urticaire à la plupart des scientifiques contemporains et aux philosophes dont la réflexion est à la remorque des sciences⁵.

Ce qui est particulièrement intéressant dans ce livre, c'est à la fois comment il présente les principes et présupposés les plus communément acceptés dans les sciences contemporaines et comment il les critique.

On se rappelle qu'Aristote parlait de « connaissance et science » de la nature comme du but recherché par celui qui entreprend de l'étudier, but qui commandait d'en pénétrer les « principes, causes et éléments »⁶. Nagel, de son côté, parle de description de l'ordre naturel, de formes du savoir scientifique; il évoque les outils nécessaires pour comprendre l'univers dans son ensemble⁷. Il évoque « ce qui peut être compris par certaines méthodes », il s'interroge sur ce qui peut être une « source pour une compréhension concrète et un contrôle du monde qui nous entoure ». Il utilise même une expression qui, étymologiquement, contient le mot grec pour « principe » : « *overarching cos-*

⁵ Voir <https://fr.sott.net/article/14340-L-Heretique-qui-est-Thomas-Nagel-et-pourquoi-tant-de-ses-collegues-universitaires-le-condamnent>

⁶ *Phys.*, *ibid.*, 184a13.

⁷ Thomas Nagel, *Mind and Cosmos*, New York : Oxford University Press, 2012, 7.

mological questions »⁸. En lien avec l'apparition dans l'univers d'organismes conscients, il parle de « principe de développement »⁹ à utiliser pour expliquer cette apparition. Une autre expression qu'il emploie, c'est « principes de la croissance de l'ordre », dont il dit qu'ils seraient, « dans leur forme logique, téléologiques plutôt que mécanistiques »¹⁰. Il évoque aussi l'« intelligibilité rationnelle »¹¹ qui serait à la racine de l'ordre naturel. Au fond, son questionnement porte sur les formes de compréhension qui peuvent rendre intelligible le monde qui nous entoure. Sa réflexion le situe au cœur d'un débat où des « formes d'intelligibilité »¹² se trouvent en concurrence ou en conflit quand vient le temps d'expliquer et de comprendre qui nous sommes.

Nagel comprend que la science moderne a permis une compréhension quantitative du monde, exprimée en lois physiques formulées mathématiquement¹³, mais il voit aussi les limites de ce mode de compréhension et cherche autre chose, un autre mode¹⁴. Ces limites, il les aperçoit surtout quand vient le temps d'expliquer l'apparition de la vie ainsi que celle de l'homme en tant qu'être conscient et doué de capacités mentales. Il ne lui échappe pas que « le réductionnisme physico-chimique constitue la façon de voir orthodoxe » en biologie, mais il avoue avoir trouvé depuis longtemps que « le compte-rendu matérialiste de la façon dont nous-mêmes et les autres organismes vivants en sont venus à exister est difficile à croire »¹⁵. Il précise que cela inclut la version standard de la manière dont le processus évolutif fonctionne »¹⁶. Il fait valoir que « plus on en apprend sur les bases chimiques de la vie dans leurs détails et sur la complexité du code

⁸ *Ibid.*, 4.

⁹ *Ibid.*, 12.

¹⁰ *Ibid.*, 7.

¹¹ *Ibid.*, 17.

¹² *Ibid.*, 23.

¹³ Voir *ibid.*, 8.

¹⁴ *Ibid.*, 12 et 20.

¹⁵ *Ibid.*, 5.

¹⁶ *Ibid.*

*Les sciences de la nature telles qu'habituellement pratiquées
aujourd'hui sont-elles vraiment des sciences de la nature ?*

génétique, plus la façon standard d'en rendre compte historiquement devient incroyable »¹⁷. Il avoue humblement n'être qu'un profane qui a largement parcouru la littérature qui explique la science contemporaine au non-spécialiste. Il laisse ouverte la possibilité que, peut-être, cette littérature présente la situation avec une simplicité et une assurance qui ne reflètent pas la pensée scientifique la plus sophistiquée dans ces domaines. Toutefois, il lui semble que, telle qu'habituellement présentée, l'orthodoxie courante à propos de l'ordre cosmique est le produit de présupposés sans fondements et qu'elle constitue un déni de bon sens¹⁸.

L'expression est intéressante : le 'bon sens' dans l'explication des êtres naturels. N'est-ce pas ce à quoi nous convie Aristote dans ses *Physiques*? Ne se trouve-t-il pas à conforter ce bon sens quand il reconnaît l'existence du changement¹⁹, quand il admet que la composition matérielle et la nécessité tirée de la matière ne suffisent pas à expliquer les êtres naturels et les transformations qu'ils subissent²⁰, en encore quand il se rend compte que le hasard ne peut à lui seul expliquer ce qui, régulièrement, mène à des résultats ordonnés et intéressants²¹?

Pour revenir à Thomas Nagel, je dirais qu'il a le bon sens de se permettre des réactions d'incrédulité devant ce qui est proprement incroyable, parce que contraire à la raison, comme cette opinion que le plus sortirait du moins ou qu'une suite d'événements tout à fait accidentels pourrait expliquer un ordre d'une extrême complexité. Comme il le dit, « c'est du premier coup d'œil *hautement improbable (implausible)* que la vie comme nous la connaissons soit le résultat d'une séquence d'accidents physiques et du mécanisme de la sélection naturelle »²². Il pose de

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Voir *Phys.*, I, 2, 185a12.

²⁰ *Ibid.*, II, 8 et 9.

²¹ *Ibid.*, II, 5 et 6.

²² Nagel, *op. cit.*, 6.

Louis Brunet

très bonnes questions : « D’abord, étant donné ce que nous savons à propos des bases physiques de la biologie et de la génétique, quelle est la probabilité que des formes de vie autoreproductrices viennent à existence spontanément sur la terre primitive, seulement à travers l’opération des lois de la physique et de la chimie? »²³ Sa seconde question concerne les sources de variation dans le processus évolutif mis en branle une fois que la vie a commencé : « Dans les temps géologiques disponibles depuis que les premières formes de vie sont apparues sur terre, quelle est la probabilité que, en tant que résultat d’un accident physique, une séquence de mutations génétiques viables se soit produite qui soit suffisante pour permettre à la sélection naturelle de produire les organismes qui existent actuellement? »²⁴

D’après ce qu’il nous rapporte des opinions qui ont cours dans la communauté scientifique, il y aurait beaucoup plus d’incertitude concernant la première question que concernant la deuxième. L’explication réductionniste de l’origine de la vie poserait davantage problème, mais la plupart des gens n’auraient aucun doute à l’effet que la variation génétique accidentelle suffirait à expliquer l’évolution par sélection naturelle, une fois que des organismes capables de se reproduire sont venus à existence.²⁵

Sans entrer dans les détails et les problèmes très complexes entourant l’apparition de la vie et son évolution jusqu’à l’homme, je voudrais simplement me servir des critiques de Nagel et montrer comment elles rejoignent – en partie, du moins – le bon sens devant la nature dont Aristote, plus de 2000 ans auparavant, savait déjà faire preuve. En suivant le fil de ce que dit Nagel, je vais tâcher de dresser la liste des attitudes et des principes dont l’adoption est constitutive d’un bon sens dans l’étude de la nature. Et pour chacun des éléments de cette liste, je me propose de présenter et de commenter quelques passages-clés tirés des œuvres d’Aristote. Ce faisant, on aura l’occasion de constater à

²³ *Ibid.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Voir *ibid.*

*Les sciences de la nature telles qu'habituellement pratiquées
aujourd'hui sont-elles vraiment des sciences de la nature ?*

quel point, dans la pratique des sciences de la nature et de la vie contemporaines, on adopte généralement des attitudes et des principes différents.

Une première attitude importante, dans l'étude de la nature comme dans toute recherche spéculative ou même pratique, c'est de savoir faire preuve d'un sain scepticisme quand l'évidence n'est pas au rendez-vous. Comme le dit Aristote au 3^e livre de la *Métaphysique*, il faut bien douter, il faut examiner les difficultés. On se rappelle sa comparaison avec l'examen d'un nœud, sans lequel il serait vain de tenter de dénouer la corde.²⁶ Et comme l'avait souligné Charles de Koninck dans *The Hollow Universe*, « la conduite d'Aristote dans ses recherches scientifiques [...] était prudente dans sa méthode et ses principes, et prenait toute la mesure de l'incertitude de ses présuppositions »²⁷. Qu'on pense seulement à ces passages du *De Caelo* où le Philosophe émet des doutes quant aux fondements mêmes de sa propre cosmologie. Concernant l'évolution, Nagel dit, justement, que « l'évidence disponible est très indirecte et que les présupposés généraux y jouent un grand rôle »²⁸.

Cette évidence tant recherchée, mais pas toujours au rendez-vous, a sa source, dans l'étude de la nature, dans l'expérience et donc dans l'apport des sens. Comme le souligne Aristote au début de la *Métaphysique*, c'est de l'expérience que naît la connaissance universelle d'art ou de science.

Une autre attitude importante consiste à bien doser la fermeté de ses adhésions, à savoir distinguer opinion et science et donc à ne pas se laisser trop impressionner par les consensus d'une opinion soi-disant scientifique. À cet égard, l'attitude de Nagel est exemplaire : « En dépit du consensus de l'opinion scientifique, je

²⁶ Voir Aristote, *Métaphysique*, III, 1, 995a24-34.

²⁷ *Œuvres de Charles De Koninck*, tome 1, volume 2, Québec : Presses de l'Université Laval, 2012, 421.

²⁸ Nagel, *op. cit.*, 7.

Louis Brunet

crois que l'évidence scientifique disponible ne requiert pas de mâter l'incrédulité du bon sens. »²⁹

Comme principe relevant plus proprement de l'étude de la nature, il convient de mentionner la priorité de la forme et de la fin. Qui reconnaît cette antériorité de nature comprend l'insuffisance d'une explication purement mécaniste. Voici ce qu'affirme Nagel à ce propos : « La recherche contemporaine en biologie moléculaire laisse ouverte la possibilité de doutes légitimes à propos d'un compte rendu pleinement mécaniste de l'origine et de l'évolution de la vie, dépendant seulement des lois de la chimie et de la physique. »³⁰ Il propose que des principes d'une autre sorte seraient à l'œuvre dans l'histoire de la nature, « principes de la croissance de l'ordre qui sont, dans leur forme logique, téléologiques plutôt que mécanistiques »³¹.

Pour comprendre ce point plus en détail, il vaut la peine de lire le chapitre 8 du livre II des *Physiques*, où on assiste à la présentation de la théorie mécaniste par Aristote et à sa réfutation. Des explications d'Aristote, on peut retenir que le bon sens oblige à reconnaître que la nature agit en vue d'une fin, que le hasard ne peut expliquer ce qui arrive toujours ou le plus fréquemment, qu'il y a de l'ordre (et donc des rapports fin/moyens) dans la nature comme dans l'art, que la matière est en vue de la forme, que les erreurs de la nature, tout comme celles dans l'art, ne se comprennent qu'à la lumière d'une finalité et, finalement, que si on nie la finalité, si on se ferme à l'idée qu'il y a un terme final déterminé vers lequel les choses sont mues de façon constante, on supprime les choses naturelles. Certes, comme le précise Aristote au chapitre 9, il y a aussi du nécessaire absolu, mais il faut comprendre les limites de son pouvoir explicatif. Cette nécessité qui vient de la matière, il faut admettre que « sans cela, la génération n'aurait pas lieu »³², ce qui revient à dire qu'elle est

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Phys.*, II, 9, 200a5.

*Les sciences de la nature telles qu'habituellement pratiquées
aujourd'hui sont-elles vraiment des sciences de la nature ?*

une condition nécessaire, mais non suffisante, pour ladite génération.

À lire *Mind and Cosmos*, on comprend vite que ce genre de considérations ne passent pas facilement la rampe aujourd'hui. Évoquant ses doutes à l'endroit du réductionnisme mécaniciste, Nagel se rend compte que « de tels doutes vont heurter beaucoup de gens qui vont les trouver outranciers ». Et il ajoute : « Mais c'est parce que presque tout le monde dans notre culture séculière se laisse intimider par le programme de recherche réductionniste comme s'il était sacro-saint, sous prétexte que n'importe quoi d'autre ne serait pas de la science. »³³ Cela rappelle les remarques d'Aristote dans sa *Métaphysique*, concernant la force de la coutume : « Le résultat des leçons dépend des habitudes des auditeurs »³⁴. On peut reconnaître ici qu'il y a des points de vue qui ne résistent pas à un examen rationnel sérieux, mais qui suscitent tout de même une large adhésion, parce qu'ils « ont plus de puissance, par la vertu de l'habitude, que la connaissance de la vérité »³⁵. D'où l'importance d'être toujours sur ses gardes par rapport aux mauvais tours que peuvent nous jouer nos coutumes, nos habitudes de penser.

Un autre principe important, que Nagel se trouve à évoquer comme négativement, concerne la résolution dans des principes propres au sujet considéré. Dans l'explication des choses naturelles, il faut toujours résoudre dans les principes propres pertinents. Il en découle, dans l'étude des faits mentaux, par exemple dans l'explication des pensées et des volitions des humains, la nécessité d'être, comme le dit Nagel, « antiréductionniste »³⁶. Ces faits mentaux ne se réduisent pas à des activités neuronales, à du physico-chimique dans le cerveau. Il importe de leur trouver des causes proportionnées. Une autre application de ce même principe, c'est que des principes purement mathématiques ne pourront

³³ Nagel, *op. cit.*, 7.

³⁴ *Mét.*, II, 3, 995a1.

³⁵ *Ibid.*, 995a4-5.

³⁶ Nagel, *op. cit.*, 7.

Louis Brunet

suffire à expliquer des phénomènes naturels. Comme le dit Aristote au chapitre 2 du deuxième livre des *Physiques*, « le mathématicien se distingue du physicien »³⁷.

Si nous voulons prétendre à une véritable compréhension du monde (c'est ainsi que s'exprime Nagel), il faudra non seulement ne pas se satisfaire d'explications qui se limiteraient à des principes purement mathématiques (quoiqu'elles puissent être utiles et contribuer à saisir les aspects quantitatifs affectant les réalités naturelles), mais aussi, comme le souligne explicitement Nagel, admettre que « certaines choses sont tellement remarquables qu'elles ont à être expliquées comme non-accidentelles »³⁸. Cela revient à reconnaître les limites de ce que le hasard peut expliquer. À ce sujet, il vaut la peine de lire le chapitre 5 du deuxième livre des *Physiques* pour conforter son bon sens quant à ce qu'on peut attendre du hasard. Ainsi, on ne négligera pas de distinguer entre les diverses sortes d'effets qui peuvent se produire : ceux qui se produisent toujours, ceux qui se produisent fréquemment et ceux qui se produisent rarement. On apprendra à relier les faits de hasard exclusivement à ce qui se produit rarement. On comprendra que le hasard existe en quelque manière et qu'il est obligatoirement en lien avec la finalité, avec un résultat intéressant. On évitera la tentation de penser que le recours au hasard pourrait nous dispenser de reconnaître la finalité dans la nature, puisqu'on aura développé l'évidence que le hasard présuppose la finalité. On gardera toujours en tête la distinction entre ce qui est par soi (et a donc des causes déterminées) et ce qui est par accident (et est donc indéterminé et infini). On saura identifier le hasard et la fortune à des causes par accident et prendre la mesure de ce que cela implique.

De tout cela, on peut déduire ce qui serait contraire au bon sens dans ses attentes vis-à-vis du hasard. Comme de prétendre expliquer par le hasard ce qui serait régulier, constant, de prétendre expliquer des choses par le hasard alors qu'on nie la finalité, ou

³⁷ *Phys.*, II, 2, 193b23.

³⁸ Thomas Nagel, *op. cit.*, 7.

*Les sciences de la nature telles qu'habituellement pratiquées
aujourd'hui sont-elles vraiment des sciences de la nature ?*

de penser que le hasard et la fortune seraient antérieures à l'intelligence et à la nature.

Pour conclure, je voudrais souligner que si on considère comme une science de la nature le savoir aujourd'hui recherché en biologie par le néodarwinisme, force est de constater que cette 'science' n'est plus une recherche de l'intégralité des principes, causes et éléments reconnus par Aristote (adieu, surtout, la forme et la fin!) et que la 'nature' qu'elle étudie n'en est plus vraiment une, dans la mesure où les présupposés néo-darwiniens n'admettent pas l'existence d'un principe intérieur mettant en mouvement les choses d'une façon continue pour qu'elles parviennent à une fin. Tout comme Charles de Koninck dénonçait le « monde sans vie de la biologie »³⁹, on pourrait, en élargissant la formule, parler du *monde sans nature des sciences de la nature*.

Pour ce qui est de Thomas Nagel, je voudrais préciser que je n'ai jusqu'à présent retenu que ce qui me semblait valable dans sa pensée, mais qu'en poursuivant dans la lecture de son *Mind and Cosmos*, on découvre qu'il est en quelque sorte resté à mi-chemin. Son athéisme⁴⁰ – et peut-être aussi la force des habitudes de pensée contemporaines, qu'il n'aurait qu'en partie surmontée – ne semble pas étranger à ses difficultés à aller jusqu'au bout des implications de l'admission d'une téléologie dans la nature. Le pauvre se retrouve pour ainsi dire entre deux chaises, anti-réductionniste d'un côté, attentif à ce que révèle l'expérience interne des faits mentaux, mais restant attaché à un matérialisme subtil où l'émergence de structures complexes dans le cerveau dispenserait de reconnaître l'existence d'un esprit immatériel

³⁹ C'est le titre d'une conférence reproduite dans *The Hollow Universe* : « The Lifeless World of Biology ». Voir *Œuvres de Charles De Koninck*, tome 1, volume 2, 428.

⁴⁰ À cet égard, Nagel confesse qu'il ne trouve pas possible de considérer l'alternative du dessein intelligent comme une réelle option. Il avoue manquer du *sensus divinitatis* qui permet à tant de gens de voir le monde comme l'expression d'une intention divine. Il dit cependant qu'il a été stimulé par les critiques envers le darwinisme d'auteurs comme Michael Behe et Stephen Meyer. Voir *Mind an Cosmos*, 12 et 10.

Louis Brunet

dans l'homme. Écartelé aussi entre l'admission d'une logique téléologique dans la nature et son refus d'admettre que des intentions et donc une Intelligence sont à l'œuvre derrière la nature. Son cas témoigne d'un solide bon sens initial capable d'alimenter une critique judicieuse, mais aussi des limites que ce bon sens rencontre quand il n'a pas été conforté et renforcé en se mettant à l'école d'Aristote.